



Balzac
La Comédie humaine

I
Études de mœurs :
Scènes de la vie privée

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION
DE PIERRE-GEORGES CASTEX
AVEC, POUR CE VOLUME, LA COLLABORATION
DE MADELEINE AMBRIÈRE, PIERRE BARBÉRIS,
ANNE-MARIE MEININGER, ROGER PIERROT,
MAURICE REGARD, JEAN-LOUIS TRITTER

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

BALZAC

*La Comédie
humaine*

I

ÉTUDES DE MŒURS :
SCÈNES DE LA VIE PRIVÉE

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION
DE PIERRE-GEORGES CASTEX,
AVEC, POUR CE VOLUME, LA COLLABORATION DE
PIERRE BARBÉRIS, MADELEINE AMBRIÈRE,
ANNE-MARIE MEININGER, ROGER PIERROT,
MAURICE REGARD, JEAN-LOUIS TRITTER

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1976.

LA COMÉDIE HUMAINE
AVANT-PROPOS

INTRODUCTION

A. Parménie et C. Bonnier de La Chapelle ont raconté¹ la difficile naissance de cet « Avant-propos », dont Hetzel, associé avec Furne, Paulin et Dubochet pour la publication des Œuvres complètes sous le titre de La Comédie humaine, avait senti la nécessité dès la signature du traité avec Balzac, le 2 octobre 1841. Dans un article consacré à cet ouvrage², R. Pierrot a pu préciser encore, grâce à la découverte de quelques lettres inédites, la genèse de l'« Avant-propos ».

En mars 1842, Paulin et Hetzel, après avoir pressenti Nodier qui refusa, demandèrent à Hippolyte Rolle, qui accepta, d'écrire une préface pour La Comédie humaine. Mais l'idée n'enchantait guère Balzac. Malgré l'insistance de ses éditeurs, il ne se rendit pas chez son « vieux camarade » Rolle (1799-1883), spirituel journaliste en même temps que conservateur de la Bibliothèque de Paris, et s'adressa à George Sand, qui lui avait un jour manifesté son intention d'écrire un article sur son œuvre. Elle répondit favorablement à la lettre qu'il lui envoya à ce sujet le 12 avril 1842 et il fut convenu que le romancier se rendrait à Nobant afin de lui donner « quelques renseignements » pour ce travail qu'elle devait livrer à l'éditeur deux mois plus tard. Les jours passèrent, Balzac renonça en juin à aller à Nobant, George Sand fut malade et, le 24 juillet, finit par déclarer qu'elle était dans l'impossibilité de rédiger cette préface dans l'immédiat. Dans l'intervalle, pressé par le temps, car les livraisons de La Comédie humaine paraissaient

1. *Histoire d'un éditeur et de ses auteurs*, P.-J. Hetzel, A. Michel, 1953, p. 32 sq.

2. *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1955, p. 348 sq.

depuis la mi-avril, Balzac avait proposé à Hetzel de reproduire tout simplement l'Introduction aux Études de mœurs et l'Introduction aux Études philosophiques. À cette suggestion l'éditeur opposa à la fin de juin un refus catégorique, dans une lettre où il disait notamment : « Il est impossible de reproduire ces préfaces signées Félix Davin. Elles ont le tort d'avoir l'air écrites en grande partie par vous et signées d'un autre. Je les trouve en cela extrêmement maladroitement. Leur effet, à la tête d'une chose capitale comme notre édition complète, serait détestable. [...] Un résumé, une brève explication de la chose écrite, signée par vous, ce qui implique une grande sobriété, une mesure très grande, voilà ce qu'il faudrait¹. »

Balzac rédigea alors l'« Avant-propos ». Hetzel avait-il été seulement un « excitateur » ou collabora-t-il à la rédaction ? Cette question de R. Pierrot² doit en effet être posée, puisque dans les papiers laissés par Hetzel se trouve une esquisse de l'« Avant-propos », trois grandes pages manuscrites, de la main d'Hetzel, où figurent déjà de nombreuses formules ou même des phrases entières de la version définitive. En réalité, une petite phrase de l'éditeur, dans la lettre où il demande à Balzac d'écrire lui-même la préface, désigne clairement le romancier comme l'auteur de cette esquisse : « J'ai lu ce que vous aviez commencé. Cela m'a paru mieux que tout le reste³... » Le romancier avait-il envisagé d'abord de préfacier lui-même La Comédie humaine, ou écrivit-il, un peu plus tard, cette esquisse en la destinant à son éventuel préfacier ? Quoi qu'il en soit, Hetzel recopia ce texte, soit parce qu'il le jugeait trop mal écrit, soit parce qu'il craignait que l'auteur ne le perdît, et Balzac développa son esquisse, qui devint l'« Avant-propos ». La rédaction de ce morceau de circonstance, dans la première quinzaine de juillet 1842, n'alla d'ailleurs pas sans difficulté, comme l'atteste ce passage d'une lettre écrite à Mme Hanska le 13 juillet : « Je viens de relire l'« Avant-propos » qui commence La Comédie humaine. Il a 26 pages, et ces 26 pages m'ont donné plus de mal qu'un ouvrage...⁴ »

1. Correspondance, t. IV, p. 464.

2. Dans l'article déjà cité. Voir p. 3, n. 2.

3. Correspondance, t. IV, p. 465.

4. Lettres à Mme Hanska, t. II, p. 98.

Selon son habitude, le romancier se livra ensuite à une vaste correction sur épreuves et annonça enfin à Mme Hanska, le 8 août : « L' « Avant-propos » de La Comédie humaine est terminé. Il m'a bien coûté. » Quand le texte fut enfin livré aux souscripteurs, les livraisons du tome I de La Comédie humaine étaient achevées depuis plus d'un mois, si bien que l' « Avant-propos » manque dans le premier volume de l'exemplaire de La Comédie humaine corrigé par Balzac. Un billet adressé au marquis de Custine en juillet 1846¹ prouve néanmoins que le romancier lui avait confié un tirage à part de l' « Avant-propos », corrigé de sa main. Le texte ainsi revu était destiné à la nouvelle édition de La Comédie humaine, qui fut annoncée dans le Feuilleton de la Bibliographie de la France du 17 octobre 1846; il fut publié dans le feuilleton de La Presse le 25 octobre. On ne saurait faire état des suppressions, cependant étendues, dont la plus longue concerne le paragraphe qui se trouve aux pages 19-20 de notre édition : « En voyant tout ce qui reste à faire [...] a sa générosité. » Il est évident que cette suppression et quelques autres furent imposées à l'auteur par la nécessité purement matérielle de réduire le texte aux dimensions du feuilleton. Ces coupures mises à part, ainsi que les légères modifications apportées à l'orthographe et à la ponctuation, les variantes se révèlent, qualitativement et quantitativement, peu importantes. Les plus intéressantes sont signalées dans les notes de la présente édition.

Il est bien évident que la connaissance de l' « Avant-propos » n'est pas indispensable à la lecture d'un roman ou même de l'ensemble de La Comédie humaine. Il apparaît néanmoins que ce texte, écrit au zénith d'une trop brève vie, revêt une importance capitale dont Balzac eut conscience. Sa lecture enrichit considérablement celle de l'œuvre et met en pleine lumière, dans sa puissance créatrice, le génie de ce nouveau Prométhée. Le lecteur découvrira grâce à ces pages l'empreinte, essentielle, de la science, dans la conception d'un monde « un et varié » comme dans l'exécution, analogique et déductive; il appréciera l'importance technique des romans de Walter Scott et, d'autre part, la tentation innée d'un mysticisme qui doit finalement céder — en

1. Correspondance, t. V, p. 142.

apparence du moins — aux exigences de l'unité de pensée. Il saisira l'importance de certaines affinités avec Geoffroy Saint-Hilaire certes, pour l'unité de composition, mais plus encore avec Cuvier, sa méthode et ses conceptions fixistes, avec Swedenborg et surtout ses disciples, occupés de sciences et d'infini, avec Bonald enfin. Balzac, à cette date, se sent vraiment en plein accord avec les théories politiques et sociales du philosophe de l'Aveyron, avec sa justification des lois sociales par les lois naturelles.

Aux déclarations de principes, religieux, politiques ou sociaux, aux préoccupations du théoricien scientifique qu'il avait rêvé d'être, le romancier mêle des confidences sur la technique romanesque, des définitions de l'histoire des mœurs et du roman. De la présentation de l'œuvre, de l'explication de son unité de pensée et de composition, surgit l'image d'un génie essentiellement créateur pour qui tout fut prétexte à création, la moindre lecture comme la moindre conversation.

Il est heureux que Hetzel ait contraint Balzac à rédiger lui-même cet « Avant-propos ». Reconnaissons toutefois que le romancier ne s'était pas trompé en demandant à George Sand de présenter *La Comédie humaine*. C'est en effet dans l'article si longtemps différé et finalement écrit par elle en 1861 que figure le meilleur commentaire qu'on puisse faire sur l'« avant-propos » et son auteur : « Balzac, qui a tant cherché l'absolu dans un certain nombre de découvertes, avait presque trouvé, dans son œuvre même, la solution d'un problème inconnu avant lui, la réalité complète dans la complète fiction¹. »

MADELEINE AMBRIÈRE.

1. Cet article sur Balzac a été publié dans *Autour de ma table* (édition Michel Lévy, 1876, p. 200).

AVANT-PROPOS

En donnant à une œuvre entreprise depuis bientôt treize ans¹ le titre de *La Comédie humaine*², il est nécessaire d'en dire la pensée, d'en raconter l'origine, d'en expliquer³ brièvement le plan, en essayant de parler de ces choses comme si je n'y étais pas intéressé. Ceci n'est pas aussi difficile que le public pourrait le penser. Peu d'œuvres donne beaucoup d'amour-propre, beaucoup de travail donne infiniment de modestie. Cette observation rend compte des examens que Corneille, Molière et autres grands auteurs faisaient de leurs ouvrages : s'il est impossible de les égaler dans leurs belles conceptions, on peut vouloir leur ressembler en ce sentiment.

L'idée première de *La Comédie humaine* fut d'abord chez moi comme un rêve, comme un de ces projets impossibles que l'on caresse et qu'on laisse s'envoler; une chimère qui sourit, qui montre son visage de femme et qui déploie aussitôt ses ailes en remontant dans un ciel fantastique. Mais la chimère, comme beaucoup de chimères, se change en réalité, elle a ses commandements et sa tyrannie auxquels il faut céder.

Cette idée vint d'une comparaison entre l'Humanité et l'Animalité⁴.

Ce serait une erreur de croire que la grande querelle qui, dans ces derniers temps⁵, s'est émue entre Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire, reposait sur une innovation scientifique. *L'unité de composition* occupait déjà sous d'autres termes les plus grands esprits des deux siècles précédents⁶. En relisant les œuvres si extraordinaires des écrivains mystiques qui se sont occupés des sciences dans leurs relations avec l'infini, tels que Swedenborg,

Saint-Martin, etc., et les écrits des plus beaux génies en histoire naturelle¹, tels que Leibniz, Buffon, Charles Bonnet, etc., on trouve dans les monades de Leibniz², dans les molécules organiques de Buffon³, dans la force végétatrice de Needham⁴, dans l'emboîtement des parties similaires de Charles Bonnet⁵, assez hardi pour écrire en 1760 : *L'animal végète comme la plante*⁶; on trouve, dis-je, les rudiments de la belle loi du *soi pour soi*⁷ sur laquelle repose l'*unité de composition*. Il n'y a qu'un animal. Le créateur ne s'est servi que d'un seul et même patron pour tous les êtres organisés. L'animal est un principe qui prend sa forme extérieure, ou, pour parler plus exactement, les différences de sa forme, dans les milieux où il est appelé à se développer. Les Espèces Zoologiques résultent de ces différences⁸. La proclamation et le soutien de ce système, en harmonie d'ailleurs avec les idées que nous nous faisons de la puissance divine, sera l'éternel honneur de Geoffroy Saint-Hilaire, le vainqueur de Cuvier sur ce point de la haute science⁹, et dont le triomphe a été salué par le dernier article qu'écrivit le grand Goëthe¹⁰.

Pénétré de ce système bien avant les débats auxquels il a donné lieu¹¹, je vis que, sous ce rapport, la Société ressemblait à la Nature¹². La Société ne fait-elle pas de l'homme, suivant les milieux où son action se déploie, autant d'hommes différents qu'il y a de variétés en zoologie? Les différences entre un soldat, un ouvrier, un administrateur, un avocat, un oisif, un savant, un homme d'État, un commerçant, un marin, un poète, un pauvre, un prêtre, sont, quoique plus difficiles à saisir, aussi considérables que celles qui distinguent le loup, le lion, l'âne, le corbeau, le requin, le veau marin, la brebis, etc. Il a donc existé, il existera donc de tout temps des Espèces Sociales comme il y a des Espèces Zoologiques¹³. Si Buffon a fait un magnifique ouvrage en essayant de représenter dans un livre l'ensemble de la zoologie, n'y avait-il pas une œuvre de ce genre à faire pour la Société¹⁴? Mais la Nature a posé, pour les variétés animales, des bornes entre lesquelles la Société ne devait pas se tenir¹⁵. Quand Buffon peignait le lion, il achevait la lionne en quelques phrases; tandis que dans la Société la femme ne se trouve pas toujours être la femelle du mâle. Il peut y avoir deux êtres parfaitement dissem-

blables dans un ménage. La femme d'un marchand est quelquefois digne d'être celle d'un prince, et souvent celle d'un prince ne vaut pas celle d'un artiste. L'État Social a des hasards que ne se permet pas la Nature, car il est la Nature plus la Société. La description des Espèces Sociales était donc au moins double de celle des Espèces Animales, à ne considérer que les deux sexes. Enfin, entre les animaux, il y a peu de drames, la confusion ne s'y met guère; ils courent sus les uns aux autres, voilà tout. Les hommes courent bien aussi les uns sur les autres; mais leur plus ou moins d'intelligence rend le combat autrement compliqué¹. Si quelques savants n'admettent pas encore que l'Animalité se transborde dans l'Humanité par un immense courant de vie, l'épicier devient certainement pair de France, et le noble descend parfois au dernier rang social². Puis, Buffon a trouvé la vie excessivement simple chez les animaux. L'animal a peu de mobilier, il n'a ni arts ni sciences; tandis que l'homme, par une loi qui est à rechercher³, tend à représenter ses mœurs, sa pensée et sa vie dans tout ce qu'il approprie à ses besoins. Quoique Leuwenhoëk, Swammerdam, Spallanzani, Réaumur, Charles Bonnet, Muller, Haller⁴ et autres patients zoographes aient démontré combien les mœurs des animaux étaient intéressantes, les habitudes de chaque animal sont, à nos yeux du moins, constamment semblables en tout temps; tandis que les habitudes, les vêtements, les paroles, les demeures d'un prince, d'un banquier, d'un artiste, d'un bourgeois, d'un prêtre et d'un pauvre sont entièrement dissemblables et changent au gré des civilisations.

Ainsi l'œuvre à faire devait avoir une triple forme : les hommes, les femmes et les choses, c'est-à-dire les personnes et la représentation matérielle qu'ils donnent de leur pensée; enfin l'homme et la vie⁵.

En lisant les sèches et rebutantes nomenclatures de faits appelées *histoires*⁶, qui ne s'est aperçu que les écrivains ont oublié, dans tous les temps, en Égypte, en Perse, en Grèce, à Rome, de nous donner l'histoire des mœurs⁷? Le morceau de Pétrone sur la vie privée des Romains irrite plutôt qu'il ne satisfait notre curiosité⁸. Après avoir remarqué cette immense lacune dans

le champ de l'histoire, l'abbé Barthélémy consacra sa vie à refaire les mœurs grecques dans *Anacharsis*¹.

Mais comment rendre intéressant le drame à trois ou quatre mille personnages que présente une Société? comment plaire à la fois au poète, au philosophe et aux masses² qui veulent la poésie et la philosophie sous de saisissantes images? Si je concevais l'importance et la poésie de cette histoire du cœur humain, je ne voyais aucun moyen d'exécution; car, jusqu'à notre époque, les plus célèbres conteurs avaient dépensé leur talent à créer un ou deux personnages typiques, à peindre une face de la vie. Ce fut avec cette pensée que je lus les œuvres de Walter Scott³. Walter Scott, ce trouveur (trouvère⁴) moderne, imprimait alors une allure gigantesque à un genre de composition injustement appelé secondaire. N'est-il pas véritablement plus difficile de faire concurrence à l'État-Civil avec Daphnis et Chloë, Roland, Amadis, Panurge, Don Quichotte, Manon Lescaut, Clarisse, Lovelace, Robinson Crusoë, Gil Blas, Ossian, Julie d'Étanges, mon oncle Tobie, Werther, René, Corinne, Adolphe, Paul et Virginie, Jeanie Deans, Claverhouse, Ivanhoë, Manfred, Mignon⁵, que de mettre en ordre les faits à peu près les mêmes chez toutes les nations, de rechercher l'esprit de lois tombées en désuétude, de rédiger des théories qui égarent les peuples, ou, comme certains métaphysiciens⁶, d'expliquer ce qui est? D'abord, presque toujours, ces personnages, dont l'existence devient plus longue, plus authentique que celle des générations au milieu desquelles on les fait naître, ne vivent qu'à la condition d'être une grande image du présent. Conçus dans les entrailles de leur siècle, tout le cœur humain se remue sous leur enveloppe, il s'y cache souvent toute une philosophie. Walter Scott élevait donc à la valeur philosophique de l'histoire le roman, cette littérature qui, de siècle en siècle, incruste d'immortels diamants la couronne poétique des pays où se cultivent les lettres. Il y mettait l'esprit des anciens temps, il y réunissait à la fois le drame, le dialogue, le portrait, le paysage, la description⁷; il y faisait entrer le merveilleux et le vrai, ces éléments de l'épopée, il y faisait coudoyer la poésie par la familiarité des plus humbles langages. Mais, ayant moins imaginé un système que trouvé sa manière dans le feu

du travail ou par la logique de ce travail, il n'avait pas songé à relier ses compositions l'une à l'autre de manière à coordonner¹ une histoire complète, dont chaque chapitre eût été un roman, et chaque roman une époque². En apercevant ce défaut de liaison, qui d'ailleurs ne rend pas l'Écossais moins grand, je vis à la fois le système favorable à l'exécution de mon ouvrage et la possibilité de l'exécuter. Quoique, pour ainsi dire, ébloui par la fécondité surprenante de Walter Scott, toujours semblable à lui-même et toujours original, je ne fus pas désespéré, car je trouvai la raison de ce talent dans l'infinie variété de la nature humaine. Le hasard est le plus grand romancier du monde : pour être fécond, il n'y a qu'à l'étudier. La Société française allait être l'historien, je ne devais être que le secrétaire³. En dressant l'inventaire des vices et des vertus, en rassemblant les principaux faits des passions, en peignant les caractères, en choisissant les événements principaux de la Société, en composant des types par la réunion des traits de plusieurs caractères homogènes⁴, peut-être pouvais-je arriver à écrire l'histoire oubliée par tant d'historiens, celle des mœurs. Avec beaucoup de patience et de courage, je réaliserais, sur la France au dix-neuvième siècle, ce livre que nous regrettons tous, que Rome, Athènes, Tyr, Memphis, la Perse, l'Inde ne nous ont malheureusement pas laissé sur leurs civilisations, et qu'à l'instar de l'abbé Barthélémy, le courageux et patient Monteil⁵ avait essayé pour le Moyen Âge, mais sous une forme peu attrayante.

Ce travail n'était rien encore. S'en tenant à cette reproduction rigoureuse, un écrivain pouvait devenir un peintre plus ou moins fidèle, plus ou moins heureux, patient ou courageux des types humains, le conteur des drames de la vie intime, l'archéologue du mobilier social, le nomenclateur des professions, l'enregistreur du bien et du mal⁶; mais, pour mériter les éloges que doit ambitionner tout artiste, ne devais-je pas étudier les raisons ou la raison de ces effets sociaux, surprendre le sens caché⁷ dans cet immense assemblage de figures, de passions et d'événements. Enfin, après avoir cherché, je ne dis pas trouvé, cette raison, ce moteur social, ne fallait-il pas méditer sur les principes naturels et voir en quoi les Sociétés s'écartent ou se rapprochent de la règle

éternelle, du vrai, du beau¹? Malgré l'étendue des prémisses, qui pouvaient être à elles seules un ouvrage, l'œuvre, pour être entière, voulait une conclusion². Ainsi dépeinte, la Société devait porter avec elle la raison de son mouvement³.

La loi de l'écrivain, ce qui le fait tel, ce qui, je ne crains pas de le dire, le rend égal et peut-être supérieur à l'homme d'État, est une décision quelconque sur les choses humaines, un dévouement absolu à des principes. Machiavel, Hobbes, Bossuet, Leibniz, Kant, Montesquieu sont la science que les hommes d'État appliquent⁴. « Un écrivain doit avoir en morale et en politique des opinions arrêtées, il doit se regarder comme un instituteur des hommes; car les hommes n'ont pas besoin de maîtres pour douter », a dit Bonald⁵. J'ai pris de bonne heure pour règle ces grandes paroles, qui sont la loi de l'écrivain monarchique aussi bien que celle de l'écrivain démocratique. Aussi, quand on voudra m'opposer à moi-même, se trouvera-t-il qu'on aura mal interprété quelque ironie, ou bien l'on rétorquera mal à propos contre moi le discours d'un de mes personnages, manœuvre particulière aux calomniateurs. Quant au sens intime, à l'âme de cet ouvrage, voici les principes qui lui servent de base.

L'homme n'est ni bon ni méchant, il naît avec des instincts et des aptitudes; la Société, loin de le dépraver, comme l'a prétendu Rousseau, le perfectionne, le rend meilleur; mais l'intérêt développe alors énormément ses penchants mauvais⁶. Le christianisme, et surtout le catholicisme, étant, comme je l'ai dit dans *Le Médecin de campagne*⁷, un système complet de répression des tendances dépravées de l'homme, est le plus grand élément d'Ordre Social⁸.

En lisant attentivement le tableau de la Société, moulée, pour ainsi dire, sur le vif avec tout son bien et tout son mal, il en résulte cet enseignement que si la pensée, ou la passion, qui comprend la pensée et le sentiment, est l'élément social, elle en est aussi l'élément destructeur⁹. En ceci, la vie sociale ressemble à la vie humaine. On ne donne aux peuples de longévité qu'en modérant leur action vitale¹⁰. L'enseignement, ou mieux, l'éducation par des Corps Religieux est donc le grand principe d'existence pour les peuples, le seul moyen de

diminuer la somme du mal et d'augmenter la somme du bien dans toute Société. La pensée, principe des maux et des biens, ne peut être préparée, domptée, dirigée que par la religion. L'unique religion possible est le Christianisme (voir la lettre écrite de Paris dans *Louis Lambert**, où le jeune philosophe mystique explique, à propos de la doctrine de Swedenborg, comment il n'y a jamais eu qu'une même religion depuis l'origine du monde¹). Le Christianisme a créé les peuples modernes, il les conservera. De là sans doute la nécessité du principe monarchique. Le Catholicisme et la Royauté sont deux principes jumeaux. Quant aux limites dans lesquelles ces deux principes doivent être enfermés par des Institutions afin de ne pas les laisser se développer absolument², chacun sentira qu'une préface aussi succincte que doit l'être celle-ci ne saurait devenir un traité politique. Aussi ne dois-je entrer ni dans les dissensions religieuses ni dans les dissensions politiques du moment. J'écris à la lueur de deux Vérités éternelles : la Religion, la Monarchie, deux nécessités que les événements contemporains proclament, et vers lesquelles tout écrivain de bon sens doit essayer de ramener notre pays³. Sans être l'ennemi de l'Élection, principe excellent pour constituer la loi, je repousse l'Élection prise comme unique moyen social, et surtout aussi mal organisée qu'elle l'est aujourd'hui, car elle ne représente pas d'imposantes minorités aux idées, aux intérêts desquelles songerait un gouvernement monarchique. L'Élection, étendue à tout, nous donne le gouvernement par les masses, le seul qui ne soit point responsable, et où la tyrannie est sans bornes, car elle s'appelle la loi⁴. Aussi regardé-je la Famille et non l'Individu comme le véritable élément social⁵. Sous ce rapport, au risque d'être regardé comme un esprit rétrograde, je me range du côté de Bossuet et de Bonald⁶, au lieu d'aller avec les novateurs modernes. Comme l'Élection est devenue l'unique moyen social, si j'y avais recours pour moi-même, il ne faudrait pas inférer la moindre contradiction entre mes actes et ma pensée⁷. Un ingénieur annonce que tel pont est près de crouler, qu'il y a danger pour tous à s'en servir, et il y passe lui-même quand ce pont est la seule route pour arriver

* Édition de la Bibliothèque Charpentier.

à la ville. Napoléon avait merveilleusement adapté l'Élection au génie de notre pays. Aussi les moindres députés de son Corps Législatif ont-ils été les plus célèbres orateurs des Chambres sous la Restauration. Aucune Chambre n'a valu le Corps législatif en les comparant homme à homme. Le système électif de l'Empire est donc incontestablement le meilleur¹.

Certaines personnes pourront trouver quelque chose de superbe et d'avantageux dans cette déclaration. On cherchera querelle au romancier de ce qu'il veut être historien², on lui demandera raison de sa politique. J'obéis ici à une obligation, voilà toute la réponse. L'ouvrage que j'ai entrepris aura la longueur d'une histoire³, j'en devais la raison, encore cachée, les principes et la morale.

Nécessairement forcé de supprimer les préfaces publiées pour répondre à des critiques essentiellement passagères, je n'en veux conserver qu'une observation.

Les écrivains qui ont un but, fût-ce un retour aux principes qui se trouvent dans le passé par cela même qu'ils sont éternels, doivent toujours déblayer le terrain. Or, quiconque apporte sa pierre dans le domaine des idées, quiconque signale un abus, quiconque marque d'un signe le mauvais pour être retranché, celui-là passe toujours pour être immoral. Le reproche d'immoralité, qui n'a jamais failli à l'écrivain courageux, est d'ailleurs le dernier qui reste à faire quand on n'a plus rien à dire à un poète. Si vous êtes vrai dans vos peintures⁴; si, à force de travaux diurnes et nocturnes, vous parvenez à écrire la langue la plus difficile du monde⁵, on vous jette alors le mot immoral à la face. Socrate fut immoral, Jésus-Christ fut immoral; tous deux ils furent poursuivis au nom des Sociétés qu'ils renversaient ou réformaient. Quand on veut tuer quelqu'un, on le taxe d'immoralité⁶. Cette manœuvre, familière aux partis, est la honte de tous ceux qui l'emploient. Luther et Calvin savaient bien ce qu'ils faisaient en se servant des Intérêts matériels blessés comme d'un bouclier! Aussi ont-ils vécu toute leur vie.

En copiant toute la Société, la saisissant dans l'immensité de ses agitations, il arrive, il devait arriver que telle composition offrait plus de mal que de bien, que telle partie de la fresque représentait un groupe coupable,

et la critique de crier à l'immoralité, sans faire observer la moralité de telle autre partie destinée à former un contraste parfait¹. Comme la critique ignorait le plan général, je lui pardonnais d'autant mieux qu'on ne peut pas plus empêcher la critique qu'on ne peut empêcher la vue, le langage et le jugement de s'exercer. Puis le temps de l'impartialité n'est pas encore venu pour moi². D'ailleurs, l'auteur qui ne sait pas se résoudre à essuyer le feu de la critique ne doit pas plus se mettre à écrire qu'un voyageur ne doit se mettre en route en comptant sur un ciel toujours serein. Sur ce point, il me reste à faire observer que les moralistes les plus consciencieux doutent fort que la Société puisse offrir autant de bonnes que de mauvaises actions³, et dans le tableau que j'en fais, il se trouve plus de personnages vertueux que de personnages répréhensibles⁴. Les actions blâmables, les fautes, les crimes, depuis les plus légers jusqu'aux plus graves, y trouvent toujours leur punition humaine ou divine, éclatante ou secrète⁵. J'ai mieux fait que l'historien, je suis plus libre⁶. Cromwell fut, ici-bas, sans autre châtiment que celui que lui infligeait le penseur⁷. Encore y a-t-il eu discussion d'école à école. Bossuet lui-même a ménagé ce grand régicide. Guillaume d'Orange l'usurpateur, Hugues Capet, cet autre usurpateur, meurent pleins de jours, sans avoir eu plus de défiances ni plus de craintes qu'Henri IV et que Charles I^{er}. La vie de Catherine II et celle de Louis XVI, mises en regard, concluraient contre toute espèce de morale, à les juger au point de vue de la morale qui régit les particuliers; car pour les rois, pour les hommes d'État, il y a, comme l'a dit Napoléon, une petite et une grande morale⁸. Les *Scènes de la vie politique* sont basées sur cette belle réflexion. L'histoire n'a pas pour loi, comme le roman, de tendre vers le beau idéal⁹. L'histoire est ou devrait être ce qu'elle fut; tandis que *le roman doit être le monde meilleur*, a dit Mme Necker¹⁰, un des esprits les plus distingués du dernier siècle. Mais le roman ne serait rien si, dans cet auguste mensonge, il n'était pas vrai dans les détails. Obligé de se conformer aux idées d'un pays essentiellement hypocrite, Walter Scott a été faux, relativement à l'humanité, dans la peinture de la femme, parce que ses modèles étaient des schismatiques¹¹. La femme protestante n'a pas d'idéal. Elle peut

MODESTE MIGNON

<i>Histoire du texte</i>	1319
<i>Gæthe et Bettina</i>	1333
<i>Notes et variantes</i>	1336
<i>Indications bibliographiques</i>	1438

UN DÉBUT DANS LA VIE

<i>Histoire du texte</i>	1439
<i>Le Voyage en coucou</i>	1447
<i>Notes et variantes</i>	1468
<i>Indications bibliographiques</i>	1505

ALBERT SAVARUS

<i>Histoire du texte</i>	1505
<i>Notes et variantes</i>	1510
<i>Indications bibliographiques</i>	1535

LA VENDETTA

<i>Histoire du texte</i>	1536
<i>Débuts abandonnés</i>	1538
<i>Notes et variantes</i>	1546
<i>Indications bibliographiques</i>	1566

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

L'Univers de La Comédie humaine
par Pierre-Georges Castex
Chronologie
par Roger Pierrot
Avertissement
Le Catalogue de 1845

AVANT-PROPOS DE « LA COMÉDIE HUMAINE »

Études de mœurs :
Scènes de la vie privée

LA MAISON DU CHAT-QUI-PELOTE

LE BAL DE SCEAUX

MÉMOIRES DE DEUX JEUNES MARIÉES

LA BOURSE

MODESTE MIGNON

UN DÉBUT DANS LA VIE

ALBERT SAVARUS

LA VENDETTA

Prospectus de La Comédie humaine
Introduction, par Félix Davin,
aux Études de mœurs au XIX^e siècle
Préface et Note de la première édition
des Scènes de la vie privée

Histoire des textes, documents, variantes,
notes, indications bibliographiques